



VOL. II.—No. 37.

MONTREAL, JEUDI, 14 SEPTEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERI NATIONALE.
LE COLONEL DAMBOURGÈS.

Nous avons trouvé cette biographie toute faite dans une brochure publiée à Québec en 1866. Tout ce que nous regrettons, c'est de ne pouvoir la publier dans son entier; elle mériterait de l'être, car elle démontre que souvent, dans nos humbles presbytères de campagne, on trouve les talents les plus brillants, unis aux vertus les plus solides. Pour satisfaire le plaisir que nous éprouvons à rendre hommage au mérite, nous avons grande envie de dire qui est l'auteur de cette magnifique étude biographique, au risque de blesser l'humilité du Rév. M. Bois, curé de Maskinongé.

Nos lecteurs pourront, par les extraits qui suivent, juger des charmes littéraires de cette étude et des belles pensées, des nobles sentiments qu'elle renferme :

« Le Colonel François Dambourgès naquit en l'année 1742, à Salies, petite ville agréablement assise sur la rivière de ce nom, dans la province du Béarn, aujourd'hui département des Basses-Pyrénées. Il était fils de Jean-Baptiste Dambourgès, qui avait épousé à vingt-quatre ans, en février 1740, demoiselle Anne de Lambeye, âgée elle-même de vingt-six ans. Conduit de bonne heure à Bayonne, éloignée de quelques lieues seulement de Salies, il y fut placé à l'école, grâce aux économies de son père, et conserva pour cette ville, où s'étaient écoulées les premières années de son enfance, un attachement tellement grand qu'il se disait lui-même natif de Bayonne. Comme ses compatriotes en général, le jeune Dambourgès était gai, plein de bonne humeur, vif, sobre et laborieux. »

L'auteur raconte ensuite comment le jeune Dambourgès fut séduit par le récit que faisaient les pêcheurs, de leurs voyages à Terre-Neuve et au Canada, et comment, après bien des difficultés, il vint à bout de se rendre au Canada et de fonder une petite maison de commerce à St. Thomas, grâce à la protection de M. Masson-Basse, curé de cette paroisse.

Dambourgès, que la fortune favorisait, repassa en France en 1766 pour en ramener ses vieux parents. Sa mère était morte, la veille de son arrivée.

« En 1767, M. Dambourgès se rembarqua pour le Canada, bien disposé à y finir ses jours. Il avait décidé son père à l'accompagner, ainsi que son jeune frère, Pierre, qui n'avait que dix-sept ans. Ce frère unique épousa plus tard, à Saint-Thomas, Mlle Catherine Couillard. Il y mourut, à l'âge de trente-deux ans, des suites d'une chute qu'il fit en dansant; sa veuve épousa, quelques années après, le docteur Oliva, médecin originaire d'Espagne. »

Dambourgès se remit au travail et augmenta rapidement sa fortune. La guerre de l'indépendance américaine inspire à l'auteur plusieurs belles pages. Il montre comment la jalousie et l'égoïsme des colons anglais faillirent décourager le zèle et la loyauté des Canadiens Français.

« Leurs ennemis les connaissaient déjà, et les Anglais, à côté desquels ils auraient dû être admis à combattre, auraient été forcés de reconnaître leur mérite. Ils n'avaient pas dérogé de la valeur des héros des journées de Carillon, de Sainte-Foye, de Monongahéla, etc. Ils avaient à cœur, ces bons et braves enfants du sol, de démontrer que leur vaillance ne s'était pas éteinte, et les peux qui s'étaient autrefois signalés en plusieurs rencontres, tenaient à faire voir que les ans n'avaient pas refroidi leur courage. Héros de ces glorieuses époques, ou fils de héros, tous avaient les mêmes droits à l'admiration des enfants de la superbe Albion, tous étaient mus par la passion de

la gloire, tous voulaient dissiper des préjugés injustes qui naissaient dans les esprits de leurs nouveaux concitoyens, et que des esprits jaloux et menteurs fomentaient dans tous les rangs; et, d'ailleurs, ils se seraient vus conduits au champ d'honneur par des chefs éminents, dont les noms étaient chers à la patrie.

« Cependant, ô désolante déception! le zèle des valeureux descendants des Français est méconnu. Bon nombre de nobles, de seigneurs et de braves, qui avaient pris part aux guerres antérieures, se sentaient disposés à soutenir le drapeau du souverain qui protégeait leurs droits. Ils se rendirent spontanément sur le champ de Mars, à Montréal, sous l'impression qu'on utiliserait leur zèle. Munis de provisions et des effets que les circonstances rendaient nécessaires, ils attendirent, à leurs frais, pendant quinze jours, qu'on mit leurs bras en réquisition; mais ce fut en vain, ces loyaux sujets durent se disperser, emportant dans leurs foyers la désolante pensée qu'on se privait de leur concours volontaire et spontané, parce qu'on nourrissait contre eux une défiance que rien ne pouvait justifier. »

Ici vient l'histoire des intrigues des émissaires américains pour engager les Canadiens à désertir le drapeau anglais. La conduite de l'Angleterre était bien de nature à favoriser le succès de ces intrigues. La plupart, cependant, restèrent sourds aux appels des Etats-Unis, et M. Blois est heureux de dire que ceux qui épousèrent la cause des Américains, n'obéirent à aucun motif honteux.

« M. Dambourgès, qui était déjà bien connu et très-populaire dans les campagnes de la rive sud du fleuve, usa de son influence pour calmer les troubles et l'effervescence qui se manifestaient quelquefois au sein des campagnes. Il voulut donner à la cause canadienne un cordial appui. Pour vaquer plus facilement aux nouveaux devoirs que son patriotisme lui imposait, il laissa à des mains dévouées le soin de ses intérêts privés. Cette circonstance lui ouvrit bientôt la carrière militaire, dans laquelle il se distingua par son grand courage et ses hauts faits d'armes. Les bandes américaines avaient pénétré dans le pays, et désolaient nos campagnes. Aidées de quelques traitres, que l'appât des récompenses et du pillage entraînaient à leur suite, elles en profitaient pour porter çà et là leurs ravages, afin d'engager les populations à embrasser leur cause. Partout où elles passaient, elles pillaient, saccageaient tout, et laissaient ceux qui leur résistaient en proie à la misère et à la famine. M. Dambourgès s'offrit pour attaquer et chasser ces brigands. Sa main fut acceptée; et, se mettant de suite à l'œuvre, aidé du concours des citoyens les plus zélés et les plus dévoués, il parvint à protéger les endroits les plus exposés, contre les attaques de ces maraudeurs audacieux, à ramener la tranquillité et la sûreté partout où il se dirigeait, et à maintenir la paix et l'union au sein des paroisses, où les émissaires de la République voisine avaient jeté leurs germes de discorde et de rébellion. Mais il serait trop long de suivre notre généreux concitoyen dans toutes ses actions de dévouement, et de dire tout le bien qu'il fit au sein de ces populations rurales, qui avaient pour lui un respect et une reconnaissance que les années ne firent qu'augmenter. »

« Mais M. Dambourgès prit bientôt une part plus active à la défense du pays. Il s'agissait de réunir, dans Québec, un nombre d'hommes suffisant pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main, et pour repousser un assaut dans le cas où l'ennemi le tenterait. On se hâta d'organiser la milice, pour la première fois depuis 1760. Encore ne le fut-elle que d'une manière très-incomplète. M. Dambourgès entra dans la compagnie des Royaux-Émigrés (*Royal Emigrants*), que le gouverneur Carleton avait réunis à la hâte, tant pour augmenter le chiffre des combattants, que pour donner de l'emploi à un certain nombre de colons des provinces révoltées, qui avaient déserté leurs foyers pour rester fidèles à la cause de leur souverain. Cette

troupe d'hommes dévoués fut mise sous la conduite du Lt. Col. Maclane. M. Dambourgès se distingua de suite par son courage et sa valeur. Il était sans égal pour opérer un coup de main, pour surprendre et arrêter les convois de provisions que les maraudeurs emportaient au camp des Bostonnais. Nul mieux que lui n'exécutait une manœuvre d'audace. Doué d'une fermeté et d'une prudence incroyable, il conseillait, dirigeait ces expéditions, et savait gagner la confiance du soldat. Intrépide dans le combat, prodigue de soi jusqu'à la témérité, il inspirait à ses camarades, par ses énergiques paroles, le courage dont il était animé lui-même et doublait ainsi leurs forces.

« Le général Carleton, homme de guerre, général expérimenté, appréciait hautement la valeur du capitaine Dambourgès, qui était un des plus vigilants, des plus agiles, et des plus intrépides troupiers de la brigade du colonel Maclane.

« Un mémoire du temps, que nous avons sous les yeux, nous fait connaître que sa vaillance, son adresse, avaient attiré l'attention de tout le monde, avant le coup de main par lequel il se signala à l'attaque du Sault-au-Matelot. « Major Nairne, of the Royal Emigrant, and Monsieur Dambourgès, of the same "corps, by their gallant behaviour, attracted the notice of every body. . . ." Ce témoignage flatteur venant d'une plume étrangère, est extrêmement honorable pour M. Dambourgès, dont le mérite et la valeur étaient d'ailleurs trop connus pour être passés sous silence en cette occasion. »

« Enfin, Arnold parut devant Québec, au mois de novembre. Pour ajouter aux perplexités du moment, presque toutes les troupes régulières qu'on avait concentrées dans le district de Montréal, parce qu'on attendait les Américains de ce côté, avaient été faites prisonnières, et le gouverneur lui-même n'avait échappé aux poursuites de l'ennemi, que grâce à l'adresse et à l'énergie du capitaine Bouchette. La garnison de Québec, selon le rôle des milices que nous en a conservé le capitaine Gabriel-Elzéar Taschereau, n'était composée que de ses habitants, avec les émigrés du Col. Maclane auxquels on avait joint quelques matelots, des soldats de marine, le tout formant un corps d'environ quinze cents hommes. C'est avec cette poignée d'hommes qu'il fallait défendre cette ville, la seule possession qui restait alors à la couronne britannique sur ce continent.

« Depuis deux mois déjà, les Américains battaient la campagne autour de la ville, et dans tout le district de Québec. Ils avaient des émissaires affidés, des agents exercés, qui s'efforçaient de gagner les Canadiens à leur cause, à l'aide de moyens qu'une plus scrupuleuse politique aurait dédaignés. Mais leurs tentatives furent infructueuses dans presque tous les cas. Cependant, il leur fallait tenter le siège de la ville. Depuis longtemps, les *Bostonnais* voyaient que les soldats de la cause de l'indépendance étaient lassés, fatigués du métier, que les engagements étaient expirés, et que la saison devenait de plus en plus rude. On sentait le besoin d'en finir. On sait comme dans le dénuement général le découragement de l'âme suit bientôt l'affaiblissement et les malaises successifs du corps.

« L'Irlandais Richard Montgomery avait, quelques jours auparavant, fait circuler le bruit qu'à Noël il dînerait dans Québec. Ce propos avait excité le courage des siens; mais il n'avait pas été non plus sans produire quelque effet sur les soldats de la garnison, auxquels il avait été rapporté par quelques déserteurs. Des deux côtés, on se préparait à faire preuve de courage. L'indignation qu'excitait chez les Canadiens la sauvage conduite des ennemis, était une raison de plus pour les engager à combattre vaillamment. Les Bostonnais avaient d'abord conçu le projet de bombarder la ville, mais il leur avait fallu bientôt abandonner cette idée. Comment, en effet, en seraient-